

N° 40. — TOME VI.

10 AVRIL 1893.

PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

Henry Fèvre : *Indications politiques.*

Paul Adam : *Dieu* (suite).

Jules Bois : *Le Miracle* (suite).

Georges Docquois. — *L'Ami mort* (poésies).

Henri de Regnier : *Les deux mains.*

Paul Adam : *Critique des Mœurs.*

Edmond Cousturier : *Notes d'Art.*

Bernard Lazare : *Les Livres.*

B. L. : *Revue des Revues. — Memento.*

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés.

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTERAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	— 8 francs.

Le numéro : 60 centimes

COMITÉ DE RÉDACTION

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN — HENRI DE REGNIER

BERNARD LAZARE — PAUL ADAM

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, Ernest KOLB, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

INDICATIONS POLITIQUES

Il y avait pourtant une intention sage et une idée humaine dans ce Jules Ferry qui vient de s'enterrer, avec tant d'autres choses, dans le trou de Panama où le passé culbute. Une idée qui nous semble devoir retenir quelque approbation, au milieu des colères d'ailleurs explicables qui ont escorté l'éphémère président du Sénat jusqu'à la gare de l'Est. Un projet qui, plus que tout autre, a valu au politicien une impopularité qui est loin, dans l'espèce, de signifier une déchéance.

Depuis quand, en effet, l'impopularité d'une idée entraîne-t-elle la condamnation ? Le peuple, un certain peuple qui se réduit, quand il s'amasse, à une sorte de grossier élément sentimental, n'est perméable qu'aux idées vulgarisées et idéalisées d'une poésie de mirliton. La vérité ne le frappe que tard, au derrière souvent, et la réalité l'irrite d'abord quand elle ne lui est pas tout de suite sucrerie. Il n'est vorace que du

mensonge qui le flatte, de l'appât voyant où il vient encore une fois de se trouver si bien la langue à l'haméçon des pêches politiques. C'est jusqu'ici, ce peuple là, un grand bénêt qu'on mène à tout, avec des musiques de foire, même au charnier. Et son avis n'importe guère.

Cette idée du ministre opportuniste, tant honni, qui était de tenter un rapprochement et, si possible, une entente avec l'Allemagne et, par suite, un accord de désarmement réciproque, la fin de cette politique de chiens de faïence dont l'Europe crève, cette idée là, d'où qu'elle vienne, était sage, raisonnée et nous la retenons malgré tout.

Elle ne peut laisser indifférente notre génération qui s'est prononcée, à plusieurs reprises, par ce qu'elle a de représentants littéraires, et catégoriquement, contre les terribles armements modernes. Nous tous en effet, qui rêvons de morales et de justices nouvelles, n'avons-nous pas fait comme une levée en masse de nos intelligences et de nos volontés contre le sauvage militarisme qui étreint et épouse le jeune avenir comme une armure pesante et démodée. L'abus exaspérant que le charlatanisme des ambitions a mené de l'idée de patrie dont on aveugle, dont on ruine et dont on enrage à plaisir les peuples, au bénéfice d'intérêts louches, a provoqué nos indignations réitérées. Nous enfin qui avons la conscience du grand courant d'entente sociale qui circule internationalement, qui avons demandé le désarmement et souhaité la grève des soldats, plutôt que de subir l'atrocité des guerres promises, ne devons-nous pas cette justice à Jules Ferry, quel que fût l'homme d'autre part, de lui reconnaître le mérite d'une conception analogue, d'une tentative de pacification ?

Impopulaire, oui, la belle affaire. Il était populaire,

lui, ce général dont nous devons encore à Jules Ferry l'assez exacte définition de « café-concert », il était populaire auprès de tous les badauds des grandes villes, chez les foules enthousiastes à acclamer un homme dont le premier acte de pouvoir eût été de jeter son peuple de gobeurs aux gueules des canons et au hachis des batailles. Jules Ferry qui voulait économiser ce sang de badauds était insulté. Cela juge l'intelligence dudit peuple qui mériterait bien d'être plongé jusqu'au cou dans la pourpre patriotique qu'il ambitionne, si le vrai peuple, celui qu'on ne voit pas dans la rue, le peuple qui travaille, qui réfléchit et qui se tait, ne devait pas être solidaire, malheureusement, de la forfanterie cruelle des braillards.

Où était la sagesse pourtant et le désintéressement? Le militaire, lui, n'avait que tout à gagner à la cacophonie d'une guerre, de la gloriole et une dictature. C'était son métier, à cet homme, de conduire les gens à la tuerie, et son idéal. Tandis que la pacification de Ferry ne pouvait lui valoir que de l'impopularité. L'œuvre était grande pourtant et tentante, de terminer cette bouderie farouche des deux nations voisines, de secouer le stupéfiant cauchemar militaire. Un désarmement au moins partiel devenait possible; un budget allégé, des impôts dégrevés, on respirait... On l'a dit, ce qu'on gaspille en armements suffirait pour résoudre momentanément la question sociale, calmer la souffrance immédiate. Tout ce dont on nourrit et on habille les régiments, tout ce dont on paye la dorure patriotique, suffirait largement à la première faim des misérables; il y aurait des gamelles pour tous les sans-soupe, de bons draps, rouges et bleus, pour les grelottants, des casernes, en attendant mieux, pour les sans asiles, des casernes sans caporaux, bien entendu, et des pans de drapeaux feraient des che-

mises merveilleuses aux petits Français qui vont cul nu. Et puis, pour le bouquet, un beau feu d'artifice avec toute cette poudre inutile...

Voyons, est-ce que la libération des peuples d'un affreux avenir de foudroiemment et la possibilité d'une profonde amélioration sociale ne valent pas l'étiquette politique, si superficielle, épinglée à un territoire dont il n'était pas impossible que Ferry pût espérer, par les mêmes moyens pacifiques et prudents, sinon le rachat, tout au moins la neutralisation ?

Ah ! ça manquait de couleur, peut-être. Est-elle donc si chatoyante et si jolie, celle dont se fait la teinturerie des batailles ?

Jules Ferry n'a pas dû voir si loin. Mais toute timide qu'était sa conception, elle restait féconde, capable de modifier l'Europe. Il est regrettable qu'il n'ait pu en tenter l'application.

Le peuple n'a pas voulu, ce peuple spécial dont je parlais tout à l'heure, celui qui crie fort et qu'on mène, avec un drapeau et un clairon, à n'importe quelle stupidité, ce peuple qui reprochait à Ferry quelques décès tonkinois, tandis qu'il se ruait en masse à l'hécatombe derrière le cheval noir acclamé.

C'est qu'il veut sa revanche, ce peuple rageur, comme au café, après une partie de cartes. Et il met de l'honneur à l'étripement national. Et il s'indigne quand on veut lui faire rentrer ses tripes ; il tient à les montrer et qu'il est prêt à les déposer sur l'autel de la Patrie.

Il ne pardonnait pas à Jules Ferry d'en refuser le sacrifice. Mauvais patriote ! Comme si cela ne prouvait pas, par surcroît, une affection pour le moins aussi judicieuse et aussi vraie pour son pays, de chercher à lui éviter des catastrophes possibles et des boucheries inutiles, que de le jeter, à grandes phrases de parade,

aux aventures d'une revanche animale, à la folie des héroïsmes carnassiers!

Nous pensons, nous qu'en ceci Ferry était plus patriote que Boulanger. Et nous tenons à lui rendre cette justice. C'était autrement fort que l'alliance russe, l'alliance allemande.

Nous saisissions surtout l'occasion, sans défendre autrement le politicien qu'était au surplus Jules Ferry, de préciser de nouveau la toute récente, mais très nette tendance de la nouvelle génération intellectuelle qui est presque tout entière contre le militarisme.

Les questions nationales ne nous intéressent qu'en second ordre. Les questions sociales d'abord nous importent. Nous n'aurons jamais trop d'attention ni trop d'argent pour elles, et les résoudre, dans la mesure du possible. Et l'actuelle Europe, armée pour nous ne savons quel brigandage monstre nous indigne. Les peuples ont mieux à faire qu'à se battre. Soyez sûrs qu'ils le comprendront et que déjà bien des gens de bon sens l'ont compris, je parle du peuple qu'on ne prend pas avec des tirades, et du moins révolutionnaire. Nous l'espérons trop, nous le voulons trop, de toutes nos forces réfléchies et raisonnables, cet avenir de justice, d'égalité humaine, de bonheur partagé, que nous entrevoyons, pour le sacrifier à la satisfaction puérile d'une vanité patriotique, et le laisser s'en aller en canonnades.

La paix internationale pour le progrès social, telle est notre première volonté et notre tendance commune, à nous, les nouveaux.

Mon intention est d'en préciser et d'en discuter d'autres dans des articles suivants qui auront pour but d'indiquer brièvement les quelques idées essentielles, politiques et sociales de la jeunesse, de celle qui arrive à la maturité cérébrale et à l'action.

HENRY FÈVRE.

DIEU⁽¹⁾

LE TEMPS

Encombrés de charrettes et de portefaix, la ville leur fut d'abord inclémante. Les hommes proférèrent des chants obscènes dès que les moines parurent au milieu des ballots de commerce et des toiles d'emballage. Au seuil des boutiques les femmes se les montraient, la figure saisie par le rire.

La hideuse naïveté de cette haine donna de la compassion. Saint Arsène se blâma d'avoir douté de lui. Vraiment ces innocentes l'eussent-elles tenté malgré la fraîcheur de leur âge et les formes souples des corps ? Il lui sembla reconnaître des mets dont l'eût jadis dégoûté une trop longue accoutumance. Rien ne tressaillit plus en lui de sa luxure.

1. Voir les Entretiens des 10 et 25 janvier, 10 et 25 février, 10 et 25 mars.

Il se rappela trop l'étonnement des heures voluptueuses lorsque, ayant assouvi les perverses imaginations de ses désirs sur la chair la plus souhaitée, il se surprenait à croire que ce n'était point en ses bras la pâmoison de la beauté poursuivie tant elle le satisfaisait mal malgré l'art des complaisances.

Cela surtout l'avait averti. En évidence la réalisation parfaite des émois rêvés, pour une âme haute, était moindre que de nouvelles espérances.

Il dit à Saint-Jean la joie que lui valait le bon réveil de son esprit.

« Oui, répondit le frère, c'est maxime courante que le désespoir du réalisateur, et pourtant rien n'ébahit plus que la petitesse de notre bonheur lorsque nous nous penchons sur la cornue où l'essence vient de luire sur la femme où l'amour sanglote, l'ennemi terrassé d'où la prière s'expire, l'or étincelant dans nos coffres, la foule tendant des palmes vers notre gloire.... A peine l'enthousiasme si préparé dans nos cœurs vibre-t-il un soupçon de temps... Nous dénouons vite l'étreinte avec le regret de notre attente, la sensation de tenir une forme insignifiante et morte.

Le Sonneur.

Le délire d'un peuple qui nous attribue la félicité de son avenir, ces mille têtes trouées par l'émission d'un cri laudatif cessent de nous émouvoir après la première rencontre. Et cependant quoi de plus immatériel ? Bientôt le phénomène divin d'un rythme unifiant mille âmes en une seule courbe jaillie vers notre cœur, cela devient de la vocifération, presque le bêlement suscité par un doigt puéril qui écrase le soufflet d'un mouton de bazar. Nous pressons sur la touche « égalité », sur la touche « liberté », sur la touche

« tyrannie », le peuple bêle mécaniquement, — rage ou liesse, selon le caprice de notre heure. Et voici que nous venons à considérer les plèbes ainsi que des machines à gloire, des orgues, au plus, dont se règle la soufflerie afin qu'elles nous grondent des *te deum*.

Le Fossoyeur.

La science que ma vie dévora n'enseignait pas mieux que cette seule expérience l'enlacement de notre raison par le lien des évolutions planétaires.

Oh! il y a bien peu du minéral au corail, et de l'éponge à l'actinie, et de l'oursin au reptile, et du serpent à la belette, et de l'écureuil au singe; il y a bien peu de la terre, rouge de l'incandescence primitive, à l'Adam; il y a bien peu de la chose à l'homme...

Le Quêteur.

De la mère au fils...

Le Pénitent.

Il y a l'effort, de la mère au fils...

Le Prieur.

Il y a moins encore, mes frères, de la cause au mouvement, du mouvement à l'onde éthérénne, de l'onde à la molécule astrale, de la molécule à la nébuleuse, de la nébuleuse à Notre Mère... Il y a le seul effort de Caïn enfouissant Abel dans sa matière, il y a l'effort du Temps âpre à limiter l'Espace. Mais, de notre Mère à nous, c'est l'essor d'Abel centrifuge et volatil, avide de se rendre aux Forces originelles, de rentrer au sein du père; c'est l'effort et la diffusion de l'Espace rompant le suaire, laissant monter droit au ciel la fumée

de son sacrifice; et la faux du Temps s'ébrèchera contre le grand Ressuscité...

En sortant du sépulcre neuf, Jésus nous a promis cette défaite de Caïn... Il a vaincu les lois relatives de la matière, il a mis devant nos yeux la lumière de l'Eternité triomphante.

Car mes frères, l'espace et le temps ne sont que des mesures de notre courage. Si nous nous attardons à vivre dans l'aise du corps, le temps se compte pour notre appétit insatiable de jouir bassement. Mais si nous bondissons hors de la vie afin de penser le mystère, notre effort consomme l'infini de l'espace et le temps n'est plus rien que vétille.

Mes frères, l'œuvre du temps est, ici même, la ville où nous marchons, ces soldats prêts au meurtre, ces boutiques où s'échangent les butins, ces lupanars où se vend le baiser des pauvres captives, cette mairie où pend le drapeau du pouvoir, cette prison... Ici tout est cadre, borne, limite... Point de frise sans horloge. Nous foulons le cœur de Caïn.

Ils avancèrent parmi les odeurs de café et de lessive. Des camions retentirent sur le pavage. On lavait à grande eau les façades des magasins. Les peintres juchés au haut des échelles ravivaient l'or des enseignes. La ville se paraît pour le pèlerinage annuel qui amène de tous les points de la patrie des dévôts au cœur du saint, embaumé dans la crypte de la basilique.

Déjà beaucoup de gens étaient arrivés, ceux qui vivent des pèlerins. Les fourriers des courtisanes préparaient leurs appartements. Des cuisiniers venus de la capitale essayaient les fours des hôtelleries. Et partout c'était le déballage de fruits magnifiques, d'étoffes étranges à broderies somptueuses, de barils portant des inscriptions en langue barbare et qui roulaient pesamment sous les leviers et les cordes.

Les troupeaux meuglaient sur les places comblées aussi par des monts de légumes et d'herbage ; des colosses sanglants palpaient les garrots.

Ils virent des chasseurs descendus de la montagne et qui offraient aux portes des tavernes des oiseaux avec leurs plumes, des chevreuils attachés par les pattes à des perches.

Contre l'auvent d'une auberge on avait suspendu un ourson le ventre ouvert. Du mufle le sang gouttait pour s'arrondir à terre en une flaque rose, gluante. Ailleurs, un poisson monstrueux gisait, devant les regards ébahis des hommes, entre des pyramides d'ananas, de bananes et de figues.

Il y avait encore des mannes pleines de sel blanc, des paniers remplis de bouteilles verdies par l'âge, et, partout, des fleurs coupées, des bêtes mortes...

Le Fossoyeur.

Le triomphe de l'homme sur les minéraux, les plantes et les bêtes apparaît-il ici dans son entière magnificence ! Depuis le jour où la cellule ancestrale se dédoubla, où Ève sortit de la côte d'Adam, comme du nucléus plasmatique se détache encore la cellule naissante, que de victoires et que de meurtres la haussèrent par-dessus les autres bêtes. La voici maîtresse maintenant sur les règnes de la nature, parmi les victimes éventrées, élevant des bêtes et des plantes pour la mort afin de s'attribuer leur force et allant remercier dans cette basilique, sous la sainteté diverse des symboles, la loi qui couronne sa vieille rage...

Le Prieur.

Devant cette caserne, mes frères, nous nous arrêtrons. Sans doute le sergent nous donnera de la soupe pour les montagnards de notre hospice.

Frère Saint-Ignace demandez à la sentinelle si l'on nous favorisera... Enviez l'humiliation de la quête ainsi qu'une fortune égale à la générosité du riche; car, en donnant, celui-ci se glorifie d'une vertu, mais vous, en évoquant la bassesse de votre vice, l'envie, ne glorifierez-vous pas votre courage de vouloir une douleur?

On les introduisit dans la cour de la caserne, où marchaient en ordre des jeunes hommes vêtus de rouge à l'image des anciens bourreaux. Les armes brillaient sur le front des lignes, et les chefs s'agitaient en poussant des clameurs. Un adolescent soufflait dans un clairon. Les capitaines sortirent des bâtiments. Leurs ventres étaient soutenus dans des soies tressées et ils avaient aussi des tresses d'or sur les bras, autour de leurs coiffures écarlates.

Pendant qu'on remplissait le sac et la hotte, les moines se murmuraient: « A les voir ainsi, ces barbares dans leurs oripeaux brusques comment nous penser hors du temps où ils quittaient les terres septentrionales et les forêts originelles pour descendre en hordes vers le pays et des villes blanches accroupies au soleil.

« Ils sont les mêmes encore que les aïeux, prompts à enfoncer leurs pierres tranchantes dans la gorge des lynx et des aurochs. Ayant vaincu les bêtes et chassé les troupeaux féroces loin des tavernes, ils tournent leur force contre leurs frères, afin de ravir les filles dont les larmes sont douces à boire. Ils apprennent que les faibles savent travailler pour les forts, écorcher la venaison, bâtir des abris, inventer des boissons joyeuses au cœur; et ils cherchent à affirmer leur vigueur afin de conquérir des esclaves. Par peur de la mort, les captifs créent des choses bonnes pour les maîtres. Les peuples se civilisent.

« Car, disaient-ils encore, allant quêter de porte en porte, ne voilà-t-il pas le lupanar où l'on garde pour les plaisirs des soldats, les filles des vaincus. Ouvrez, filles, et donnez les restes de votre nourriture, afin que d'autres esclaves ne meurent pas tout à fait, ceux qui plantent et qui récoltent dans les intempéries de la montagne pour les maîtres des soldats prêts à faire voir aux esclaves, l'arme en main, combien petite deviendra leur chance de vivre si jamais ils cessent de fournir les biens de la terre aux possesseurs de leurs corps, ou s'ils prétendent jouir eux-mêmes de leur travail fructueux.

« Ouvrez et donnez, disaient les moines aux esclaves industriels noircis par le feu des forges, et se démenant parmi les cris du fer, le bourdonnement des courroies, les sifflets de la vapeur. Donnez le rebut de votre pitance à de plus tristes esclaves que vous encore, ceux qui n'ayant plus les bras forts pour contenter les conquérants, s'en vont mourir le long des routes sans le droit de cueillir un épi dans le champ, ni une baie au buisson. Donnez parce que vous aussi vous connaîtrez la maladie, la vieillesse; les dents tomberont de vos gencives mangées par le phosphore et la céruse; le pain ne nourrira plus votre estomac putréfié par les miasmes du plomb, et vous cracherez votre sang vomi par des poumons phtisiques. Nous implorerons alors ceux qui se tiendront encore debout afin qu'ils vous nourrissent à leur tour lorsqu'on vous aura jeté à la porte des usines avec les outils rompus et les ferrures mangées de rouille... Peuple-Roi!

« Tu ris et te moques et nous contes les subtils mensonges dont les maîtres endorment ta timide colère... mais, au fond de toi, tu t'avoues bien vaincu, esclave, et si tu te résignes à ne pas connaître le repos, ne rougis pas de dire ta peur des armes innombrables que prépa-

rent, sous prétexte de patrie, des mains innombrables et dociles aux maîtres...

« Va, donne pour tes frères moribonds... car tu es le captif barbare, le vieux captif du Temps qui enserre dans les chaînes des conquérants tes poings libérateurs. Le Temps stagne surtoi, malgré les prosopopées des rhéteurs et la complexité des machines... La justice tient un glaive dans les images; et c'est le glaive qui marqua ta faiblesse pour l'obéissance. Le Temps feint de marcher et il t'amuse. Les saisons dansent le vieux ballet de l'an. Les aiguilles courrent sur les horloges. Les moissons poussent, tombent sous la faux. Des forces nouvelles semblent se révéler dans les marmites des savants... Mais quoi, ne voilà-t-il pas le fer du vainqueur qui luit sur la citadelle, et le troupeau des filles qui se farde pour lui au fond des antres de luxure, et toi-même, courbé sur ta tâche dans la crainte de l'ergastule où te mènerait sûrement la seule action de prendre pour te nourrir très peu de ces victuailles débordant des boutiques.

« Caïn, te disons-nous, s'est accoupi sur toi. Rien n'avance malgré la course où il simule une hâte... et tu es le même que celui ramené par les lacustres victorieux, le torse sanglant de blessures neuves, le cou dans la fourche, entre les pleurs de tes filles nues promises à la luxure du roi, entre tes frères consacrés pour toujours au travail qui récompense la valeur du maître...

« Étouffe au fond de toi le cri libertaire d'Abel, et refoule la fumée du sacrifice qui se lève vers les cimes. Nous te le répétons, Caïn garde la massue haute sur ta tête et, si tu regardes Dieu, il t'enfouira plus avant dans la terre... »

Ainsi parlaient les moines en eux-mêmes, et par leurs regards de compassion... Mais les esclaves leur

rirent à la face et ils refusèrent l'aumône. Pour remplir la hotte et le sac, il n'y eut que les riches pris par la peur que la trop grande souffrance excitât la colère des captifs et interrompit leurs précieux travaux.

PAUL ADAM.

(*A suivre.*)

LE MIRACLE⁽¹⁾

Nous touchons ici à l'interprétation ésotérique du miracle.

L'ésotérisme n'est pas autre chose que la grande religion orthodoxe, tronc mystérieux du grand arbre des croyances, d'où mille branches diverses se sont élancées.

A l'ésotériste, l'esprit religieux et la science n'apparaissent plus irréconciliables ; il les voit comme les deux moyens nécessaires pour s'enquérir de l'unique vérité. L'un est l'élan, l'autre est le contrôle. Mais il ne faut pas briser l'un pour glorifier l'autre. Sur la corde roide du mystère, il faut au danseur héroïque, un balancier dont les deux extrémités s'équivalent et s'harmonisent.

Un groupe d'occultistes a proclamé récemment avec

1. Voir le numéro du 25 mars.

toute la candeur de l'agnosticisme ignorant que le surnaturel n'existe pas. Mais le fond même de la vie, le secret ultime de la nature, dont se préoccupe avant tout l'ésotérisme, est surnaturel. Nous sommes perpétuellement dans le miracle; c'est lui notre origine, lui notre fin, lui le support de notre existence temporaire. Le miracle demeure le seul fait indéniable et profond, la seule réalité où cramponner la foi et la science.

Le miracle est unique; son nom, c'est le Miracle de l'Amour.

L'Idée-force qui nous a créés, l'Unité qui a fait jaillir d'elle les innombrables sous-multiples, l'Infini qui s'est morcelé et déchiré en âmes, en mondes, opère perpétuellement dans l'univers qui, émané de son sein, s'en nourrit sans cesse et y rentrera plus lumineux qu'à sa naissance, puisqu'il aura subi l'épreuve et connu la noblesse d'avoir souffert.

Ce Miracle de l'Amour se subdivise donc en Miracle de Création, Miracle de Nutrition et Miracle de Rédemption.

Mais je ne veux point ici écrire une métaphysique du miracle. Restons donc dans l'explication rationnelle de l'expérimental.

Quant aux faits extraordinaires que des hommes mystérieux accomplissent devant la stupéfaction des profanes, l'ésotérisme ne voit là nullement un « miracle » dans le sens catholique du mot; c'est-à-dire qu'aucune loi n'est abrogée, que Dieu lui-même arbitrairement n'intervient pas, mais que des lois occultes, des forces inconnues et délicates à manier, impossibles même à diriger sans sainteté et sans science, entrent seules en ligne; mais la nature ne subit aucun trouble. De tels événements, dites-vous, sont rares. Il est vrai; car dans la grande hiérarchie des énergies cosmiques, il en est certaines que la volonté

humaine ne peut évoquer et faire obéissantes qu'après de très persévérandes études, une gymnastique psychique inaccoutumée et ces initiations par lesquelles les grands secrets se transmettent à travers les temps de Sage en Sage.

Eliphas a défini ce que le vulgaire appelle les miracles : « Les effets naturels de causes exceptionnelles. Le surnaturel n'est que le naturel extraordinaire, ou le naturel exalté. »

Voici comment il les classe et les explique :

« L'action immédiate de la volonté humaine sur les corps, ou du moins cette action exercée sans moyen visible, constitue un miracle dans l'ordre physique.

« L'influence exercée sur les volontés ou sur les intelligences, soit soudainement, soit dans un temps donné et capable de captiver les pensées, de changer les résolutions les mieux arrêtées, de paralyser les passions les plus violentes, cette influence constitue un miracle dans l'ordre moral.

« Dieu agit par ses œuvres : dans le ciel il opère par les anges et sur la terre par les hommes. Donc dans le cercle d'action des anges, les anges peuvent tout ce qui est possible à Dieu et dans le cercle d'actions des hommes, les hommes disposent également de la toute-puissance divine.

« Le domaine de l'homme, c'est toute la nature corporelle et visible sur la terre, et, s'il ne régit ni les grands astres ni les étoiles, il peut du moins en calculer le mouvement, en mesurer la distance et identifier sa volonté à leur influence; il peut modifier l'atmosphère, agir jusqu'à un certain point sur les saisons, guérir et rendre malades ses semblables, conserver la vie et donner la mort, et par la conservation de la

vie nous entendons même, comme nous l'avons dit, la résurrection en certains cas.

« La plus parfaite pureté d'intention est indispensable au thaumaturge, puis il lui faut un courant favorable et une confiance illimitée.

« L'homme qui est parvenu à ne rien convoiter et à ne rien craindre est le maître de tout. C'est ce qui est exprimé par cette belle allégorie de l'Evangile où l'on voit le fils de Dieu trois fois victorieux de l'esprit impur, être servi dans le désert par les Anges.

« Rien ne résiste sur la terre à une volonté raisonnable et libre. Quand le sage dit : je veux, c'est Dieu même qui veut, et tout ce qu'il ordonne s'accomplit. »

Donc pour l'ésotériste, il n'y a pas de miracle dans le sens catholique ; Dieu n'intervient pas lui-même, mais il se sert de ses anges et des hommes pour accomplir ses desseins. C'est par ses lois, les ordinaires ou les moins connues, que Dieu agit dans l'univers. Voici l'équilibre établi entre l'agnosticisme des matérialistes, des sceptiques et des positivistes et la thaumaturgie divine trop arbitraire des théologiens.

Comment l'homme aura-t-il cette délégation d'en haut lui permettant d'user des puissances supérieures ?

Si, par sa libre volonté, il s'unit à Dieu.

Selon les Livres Sacrés, Moïse, le plus surprenant des thaumaturges, serait en même temps l'exemple le plus parfait de cette sorte de communion de l'homme en Dieu : parce que l'homme le veut et que Dieu pour ses desseins providentiels le permet.

Il est dit dans l'*Exode* :

— Et l'Eternel parlait à Moïse face à face, comme un homme parle à son intime ami (Chap. xxxiii, § 11).

Dans les *Nombres* :

— 6. Et l'Eternel dit : Ecoutez maintenant mes paroles : S'il y a quelque prophète parmi vous, moi

l'Eternel, je me ferai connaître à lui en vision et je lui parlerai en songe.

— 7. Il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, qui est fidèle dans toute ma maison ;

— 8. Je parle avec lui bouche à bouche, et il me voit en effet, non point obscurément, ni par aucune représentation de l'Eternel. » (Chap. XII.)

L'Eternel donc pénètre incessamment Moïse ; il lui parle, il l'habite — et c'est ainsi qu'un homme se trouve disposer des plus formidables pouvoirs.

Mais ces pouvoirs demeurent naturels.

L'Arche, par exemple, qui est le lieu et l'occasion des grands miracles ressemble à un immense aimant attractif et répulsif. Construite pour recevoir ce que Moïse appelle le Feu-principe, l'arche ressemble par sa structure aux sanctuaires égyptiens. Pour s'en rendre compte il suffit de comparer l'*Exode* au *Livre des Morts*. Tout y est scientifique jusqu'à l'armature d'or, aux anneaux, aux brancards. L'orientation de l'arche est révélatrice de son rôle ; en rapport avec les forces physiques et hyperphysiques, elle apparaît le réceptacle de la foudre.

Le texte est plein de précautions.

« Il mit la table dans le tabernacle du témoignage, du côté du septentrion, hors du voile.

« Il mit aussi : le chandelier du côté du midi vis-à-vis de la table.... »

Et plus loin.

« La Nuée du Seigneur se reposait sur le tabernacle durant le jour, et la flamme y paraissait pendant la nuit et, les tribus d'Israël la voyaient de tous les lieux de leur campement. »

Comment, sans danger, Moïse peut-il s'approcher de l'arche ?

Il était écrit :

« Prenez garde de toucher au Saint des Saints de peur de mourir. »

Moïse et Aaron s'isolent par des vêtements de lin et ils s'environnent des parfums vaporisés qui arrêtent les colères de l'Oracle.

Quand Marie se révolte contre l'autorité de Moïse, les Nombres disent : « La Nuée se retira du tabernacle et Marie parut aussitôt toute blanche de lèpres. » N'est-ce pas qu'un médecin pourrait reconnaître dans ce verset ce qu'il appellera « la lèpre électrique ? »

« Il s'agit dit M. le marquis de Saint-Yves d'Alveydre, d'une alliance avec Iêvê, il s'agit de l'union psychurgique et cosmogonique contractée par un Initié et un Initiateur du plus haut grade avec l'Esprit et l'Ame de l'Univers.

« Encore une fois l'alliance est personnelle à Moïse.

« L'électricité est là mais simplement comme force intermédiaire dans notre atmosphère (1); et il y a, derrière, d'autres forces encore, enveloppant ce que les Indiens appellent l'Akasa (2), voile elle-même d'une concentration de l'Ame du Monde et de l'Esprit pur sur ce tabernacle et sur ce théurge.

Ce dernier eût été invinciblement dévoré par la foudre, si son âme et son esprit avaient cessé un seul moment d'être de même essence que l'Ame du Monde et que l'Esprit universel, avec lequel sa Sagesse et sa Science l'avaient directement allié. »

La production de hauts phénomènes électriques (dont les savants modernes ne connaissent que l'a b c) par la volonté et la science des initiés n'est certes pas

1. Comme moyen naturel, comme manifestation conforme aux lois physiques. — J. B.

2. La lumière astrale, (moyen-âge) l'od, (Reichenbrach), feu-principe (Khaldée), grand agent magique (Kabbale), force éthérée, (science moderne).

l'exclusif privilège de Moïse. Elle était fréquente dans la plus haute antiquité. En Khaldée, les Kasdim, du haut de leur tour, foudroyaient le profane sur le point de violer leur orgueilleuse solitude. En 480 avant Jésus-Christ, en des temps tout à fait historiques, les soldats de Xerxès, attaquant le temple de Delphes s'enfuirent épouvantés devant un orage du ciel et un tremblement de la terre d'où jaillissaient des flammes, tandis que d'énormes quartiers de rocs d'eux-mêmes s'écroulaient. — En 279 avant Jésus-Christ invasion des Galls, des Kimris. — Une poignée de Phocéens défendait Delphes. Nouvel orage au moment de l'assaut et déroute des barbares (1).

* * *

Il y a un grand nombre de noms pour désigner ceux qui agissent les miracles ; mais on peut les diviser en quatre castes : le magicien, le sorcier, le saint, le mage.

Le magicien agit par des procédés et des formules mécaniques ; il y a en lui du prestidigitateur et ses prodiges tiennent du truc.

Le sorcier est déjà plus consciencieux ; c'est une sorte d'animal que les fluides de la terre agitent et conduisent. Lui connaît la force des pactes avec les invisibles ; il est allié avec certaines puissances conscientes de la nature, — que quelques-uns appellent des esprits. Craintif et décrié il ne sort guère des campagnes où une malédiction ancienne semble lui faire aimer les grandes routes et les cavernes, tout ce qui symbolise la fuite et la peur.

1. Consulter le tome II de *l'Histoire des Gaules* Amédée Thierry.

Avec le saint, nous sortons entièrement du prestige et nous en arrivons au grand arcane de la volonté qui s'arrachant de l'Isis matérielle, communique et communie avec l'Isis céleste; le Saint, c'est le héros intérieur qui a réalisé dans son âme les douze travaux d'Hercule, et a passé par les douze maisons du soleil. Le Saint, c'est le soldat spirituel qui a su vaincre le grand Adversaire pour s'élancer jusqu'à la porte du Ciel. C'est le sage douloureux, c'est la victime volontaire qui triomphe par l'effusion de son propre sang et qui, sur l'autel du sacrifice, trouve la couronne éternelle.

Le Mage va plus loin que le Saint, mais il n'est pas autre chose que lui. Sa vertu fait sa force, sa souffrance humblement acceptée devient son sceptre de victoire, mais il a, en plus que le saint, la réflexion et la science, — la conscience de tous ces dons qu'il a acquis par les mêmes efforts que lui. Le Mage n'est rien autre qu'un saint arrivé à ce moment sublime pendant lequel on sent Dieu, on veut Dieu, on agit Dieu. Le Mage n'est pas le Titan irrité dont la ruse furieuse a ravi, au ciel, sa mystérieuse puissance, c'est le martyr agenouillé, c'est le serviteur des Providences, qui a trouvé dans l'obéissance suprême et volontaire, le Pouvoir Définitif et le droit de réaliser ce pouvoir.

Je me dois ici de sauver la pure doctrine ésotérique d'un contact dangereux avec le mysticisme égaré.

M. Stanislas de Guaita, un étudiant des Sciences Maudites, a écrit, à propos de l'Extase, des pages, de la plus trouble et de la plus perverse hérésie.

Comparant l'Adepté au Génie, il a osé affirmer que « l'œuvre capitale de l'Initiation se résume dans l'art de devenir *artificiellement* un génie. » Pour lui l'Initié est un génie acquis *artificiel*; il a en son plus haut stade la faculté de *forcer* l'inspiration et de

communiquer avec le Grand Inconnu « *toutes et quantes fois il le désire.* »

Délire aveugle de l'orgueil! Théorie de l'Antechrist reprise à la mauvaise philosophie Sankia (1) de l'Inde! Athéisme hypocrite qui voudrait établir la divinité inférieure à l'homme. Dieu n'est pas et ne peut être le serviteur de l'homme; s'il se livre à notre amour c'est par son amour. Mais il n'est point d'*artifice* qui l'enchaîne. Hélas! l'amour souvent défaillit, l'élan de l'âme ne saurait avoir sans cesse la même frénésie. Dieu alors ne se livre pas ou se livre moins... surtout si on a la vanité stérile de croire l'avoir lié.

Les magiciens noirs de l'Egypte et de la Kaldée pratiquèrent cette doctrine sacrilège de la divinisation de l'homme impératif aux dépens de l'Etre ineffable, devenu son esclave. Dans leurs conjurations nous les voyons en Egypte se donner les noms des dieux pour accomplir leurs funestes projets. En Kaldée, ils recherchèrent sans cesse la formule capable d'enchaîner le peuple céleste et les plus puissants des dieux, afin de les utiliser au service de leurs passions impures. N'est-ce en vérité pas la plus hideuse parodie du mot sublime de Jésus s'écriant afin de proclamer la filiation de son moi spirituel avec l'Esprit : « Mon père et moi ne sommes qu'un. »

M.de Guaita s'enfonce de plus en plus dans sa lamentable erreur : « L'adepte, continue-t-il, est une puissance convertible, un lien conscient de la terre au ciel; un être qui peut, à volonté, rester sur terre, jouir de ses avantages et cueillir ses fruits — ou monter au ciel, s'*identifier* à la nature divine et boire à longs traits la céleste ambroisie. » Ceci est une des pires aberrations. L'être capable d'aimer la terre et d'en

1. Il y a une philosophie Sankio orthodoxe pure.

jouir ne peut pas en même temps et à volonté conquérir le ciel; il n'y a même plus, pour l'Adepté, à choisir des fruits de ce monde ou des fruits divins; car dans ce cas choisir ce serait être indigne, ce serait hésiter. Un moment arrive où la volonté est si pure qu'il y a dans l'homme régénéré comme une fatalité du Bien.

Pour M. de Guaita, le sous multiple humain possède deux méthodes de réintégration dans l'Unité divine : *la Passive et l'Active*. A ses yeux la méthode passive est celle du Saint, la méthode active celle du Mage.

Nous venons de voir que le véritable saint était un héros, un soldat, avant tout un Actif. M. de Guaita parle d'une abdication du Moi, qui se fond, sans réserve ni espoir de retour, dans le Soi divin « On n'agit plus par soi-même, c'est Dieu qui agit par vous. » Mais cette abdication est justement un *acte* suprême de la volonté et non pas sa déroute; car qu'y a-t-il de plus difficile, de plus dur que de briser son propre orgueil au point de n'être plus que l'instrument d'En-Haut?

« La réintégration en mode actif, reprend ce mystique égaré, équivaut à une conquête positive du ciel, à un viol de l'élément céleste et de son esprit collectif, Rôûah Haschamaïm... » Et quelques lignes après : « La réintégration active est à coup sûr plus avantageuse, plus riche en prorogatives, c'est celle des Mages et des Titans. »

Cet homme devrait écrire plus exactement c'est celle des Satans; car cette méthode, c'est la méthode de l'orgueil abusé et impuissant, c'est la grande révolte de Lucifer, révolte avortée dans les ténèbres, c'est l'âpre envie de jouir, la spleenétique avidité de la bouche sensuelle qui veut mordre par convoitise sacrilège les grappes de la vigne céleste et ne mâche en somme que la terre épaisse et fade de son désir.

Cet état d'âme maladif du mal, je me suis efforcé de le rendre par les lèvres mêmes de l'Archange maudit dans mon poème : *les Noces de Sathan* :

SATHAN

Ne m'est-il pas permis de m'élancer mystique
Vers les cimes du Bien où je veux me jouer ?
Ma narine se blase au soufre maléfique,
Je veux y mélanger l'encens et les cantiques,
Blasphémant Dieu, je veux le prier, le louer.
Je ne crois plus à tout ce qui miroite aux yeux
Des hommes, je ne crois qu'à mon avide angoisse ;
Je suis l'artiste et le dilettante qui froisse
Les étoiles avec des doigts incurieux
Et profane lâchement pour jouir mieux.

M. de Guaita tente de se concilier Pascal... Il l'a bien mal lu, car ce qui fait le cri sublime de Pascal, c'est l'abnégation douloureuse de sa raison qui doute, mais qu'il écrase. Quant au vers de Térence (1) : « *Homo sum...* » notre occultiste n'en aperçoit que le sens littéral et grossier. Cette maxime signifie que l'homme véritablement homme sait disposer de toutes ses forces, doit laisser fleurir en lui la grande nature qu'il résume ; implicitement ne proclame-t-elle pas cette parole d'un païen, la noblesse de celui qui a hiérarchisé les énergies de son âme et lève hardiment une tête pieuse vers le ciel ?

* * *

Répétons-le en terminant — et après avoir fait son

1. Le même occultiste affirme : « Le vers est de Térence, mais la pensée est de Caton. » Sait-il que ce vers latin est traduit textuellement d'une comédie de Ménandre ?

procès au mysticisme satanique — le miracle est le contre-coup dans l'univers matériel de la splendide union de la créature (Ange ou homme) obéissante avec Dieu qui le pénètre et l'anime. En terminant, je ne crois pouvoir mieux faire pour résoudre la question selon la plus lumineuse orthodoxie, que de citer à l'encontre des vains identificateurs du Mage en Dieu, des violateurs titaniques et lucifériens du ciel, — l'opinion majestueuse de M. Edouard Schuré sur le miracle :

« Une chose antirationnelle et antiphilosophique, serait la mise en mouvement de la cause première, de Dieu par un être quelconque ou l'action immédiate de cette cause par lui, ce qui reviendrait à une identification de l'individu en Dieu. L'homme ne s'élève que relativement à lui, par la pensée ou par la prière, par l'action ou par l'extase. Dieu n'exerce son action dans l'univers qu'indirectement et hiérarchiquement par les lois universelles et immuables qui expriment sa pensée, comme à travers les membres de l'humanité terrestre et divine qui le représentent partiellement et proportionnellement dans l'infini de l'espace et du temps. »

Le miracle — ou plutôt ce que l'on appelle vulgairement le miracle — c'est-à-dire le fait extraordinaire et naturel, s'accomplit par une collaboration entre Dieu et la créature, la créature qui prie et veut, Dieu qui apparaît par ses lois et agit.

JULES BOIS.

L'AMI MORT

I

ÉVOCATION

Mes yeux se fermaient. L'horrible silence
Autour de mon lit stagnait lourdement...
Soudain, je perçus, en ma somnolence,
Douze coups très sourds dans l'éloignement.

Et le **glas** disait : « Entends ! voici l'heure
« De l'Angoisse et des Superstitions !...
« Sens-tu pas comme un souffle qui t'effleure ?...
« Ouvre grand tes yeux pour les visions !.... »

Alors, j'ai crié dans la nuit infâme.
J'ai crié : — Carlo ! Carlo ! Carlo ! viens ! —
J'ai crié, trois fois : — Montre-moi ton âme !
Manifeste-moi que tu te souviens !...

Oui, j'ai réveillé ma voix douloureuse ;
J'ai crié très haut, j'ai crié très fort,
J'ai crié, trois fois, dans la nuit affreuse :
— Pourquoi n'est-il plus ? D'où vient qu'il est mort ?

S'il n'est plus, vraiment, le ciel est donc ivre,
Puisqu'il a permis l'étrange trépas
De ce grand enfant qui voulait tant vivre
Et qui n'avait fait que ses premiers pas!...

Il avait à peine entrevu son rêve;
En lui s'ébauchait un drame hardi :
Il en fatiguait son esprit sans trêve,
Et le voilà mort avant qu'il l'ait dit!

Il avait un cœur vaste de Poète
Auquel affluait un généreux sang;
Derrière ce Front large, en cette Tête,
Son Cerveau battait d'un effort puissant!...

Certes, il était marqué pour la Gloire.
— Cela se voyait assez, — et chacun
De Nous (ayant qu'eût sonné l'heure noire)
Savait que Carlo, ce serait Quelqu'un!...

O Destin aveugle, ô Sort dérisoire,
Philtre de bêtise et de lâcheté,
Rencontrera-t-il, maintenant, la gloire,
Au fond du néant où tu l'as jeté?.....

Ainsi s'exprimait ma sombre amertume.
Je râlais ainsi dans l'obscurité,
Qui versait sur moi ses flots de bitume
Et dont s'emplissait mon cœur révolté.

Alors, j'ai crié, dans la nuit infâme.
J'ai crié : — Carlo ! Carlo ! Carlo ! viens ! —
J'ai crié, trois fois : — Montre-moi ton âme !
Manifeste-moi que tu te souviens!... —

J'espérais le voir, là, dans les ténèbres,
Et j'ouvrais les yeux, indiciblement :
Mais rien n'agita les ombres funèbres,
Et tout resta noir, invinciblement.

Et puis, tout à coup, pris d'une folie,
J'ai crié plus haut, j'ai crié plus fort !
J'ai crié : — Carlo ! viens, je t'en supplie !
Secoue un instant ton sommeil de mort !

Sors, pour un instant, du triste royaume !
Viens ! et ne crains pas de m'épouvanter :
Je n'aurai pas peur de ton cher fantôme.
Apparais-moi ! viens, Carlo, me hanter !

J'eus beau dilater ma prunelle avide ;
En vain j'essayai de l'apercevoir ;
En vain je roulai mes yeux dans le vide,
Rien ne m'apparut et tout restait noir !.....

Et j'ai dit : — C'est bien. J'ai la certitude
Que tu reviendrais, si c'était permis...
Pourtant, je Te sens, dans ma solitude ;
Je sens sur mes yeux tes regards amis.

O mon doux Carlo, chère ombre bénie,
Mets sur mon front chaud tes deux grandes mains !
En moi fais passer un peu du génie
Qui te promettait de beaux lendemains !

Va ! mon doux Carlo, souffle-moi ton Rêve ;
Jette en mon cerveau tes riches butins ;
Fais-le palpiter de la forte sève
Qui gonflait le tien de projets hautains ! —

Or, je crus sentir — ineffable leurre! —
Sur mon front deux mains tièdes s'imposer,
Et, pendant qu'au loin se répétait l'heure,
Sur ma bouche en feu descendre un baiser!.....

II

SONNET BERCEUR

Dans le soir recueilli, dans le matin vermeil,
Dors, au bruit consolant des oiseaux en ramage.
Je ne tenterai plus d'évoquer ton image.
Dors bien paisiblement ton suprême sommeil.

Dors. C'est le mois de mai, le moment sans pareil
Du parfum, du rayon, de la fleur, du plumage!
Dors bien! je vais t'offrir, comme un pieux hommage,
Des vers très doux, des vers chantants, pleins de soleil.

O! tu verras combien, ami, ce sera tendre!
J'irai tout près de toi pour te les faire entendre,
Ces vers où j'aurai mis tout mon cœur, tous mes vœux!

Et quand je t'aurai dit ces vers où je t'acclame,
Pour me récompenser, mon ami, si tu veux,
Oh! tu me donneras un baiser de ton âme!.....

III

DATE LILIA

Puisque c'est le temps de la saison verte,
Puisque les jardins sont de fleurs garnis,

Que sa tombe soit de fleurs recouverte,
Que montent au ciel leurs parfums bénis!

Manibus date lilia plenis!

Et puis, croyez m'en, que les fleurs soient blanches,
Pour qu'il en éprouve un peu de gaîté.
Qu'il en ait toujours, et par avalanches;
Qu'un parterre entier sur lui soit jeté!

Manibus plenis lilia date!

Si jeune, il a droit à des fleurs candides.
Effeuillez sur lui tout ce qu'il y a
De pétales blancs sous les cieux splendides!
Que son âme en chante un alleluia!

Manibus plenis date lilia!

Oui, des floraisons blanches et joyeuses
Sur vos pleurs versés que la terre a bus!
Laissez les tomber de vos mains pieuses,
Avec tes rayons tièdes, ô Phébus!

Date lilia plenis manibus!

Pauvre cher Carlo ! mourir à ton âge,
Quand tes horizons s'ouvraient infinis!...
Ah ! faites souvent ce pèlerinage!
Faites-le souvent de bouquets munis!

Manibus date lilia plenis!

GEORGES DOCQUOIS.

Les Deux Mains

Je me promenais vers midi, le premier janvier, aux Champs-Élysées quand, entre le Rond Point et la Place de la Concorde, les voitures se raréfièrent et s'arrêtèrent de passer, rebroussant aux deux bouts de l'avenue devant deux groupes interdicteurs de gardes municipaux à cheval. Déserte entre ses arbres nus et ses trottoirs linéaires, elle rayonnait, sèche et charmante sous un beau ciel. Le vent vif soulevait, par instant, du pavage, de grandes poussières blanches qui semblaient la fumée de salves imaginaires vite justifiées par un cortège de landaus qui débouchaient de la Place de la Concorde, parmi une escorte de cuirassiers. Ils étaient magnifiques dans la belle lumière glaciale et claire, avec leurs cuirasses doucement polies et comme gelées d'argent, sous leurs casques stériles et nus sinon qu'une chevelure de crin s'en échappait en arrière ondoyante et vitale. Les sabots des chevaux

sonnaient durs et les sabres scintillaient autour des voitures. Dans la première était un homme noir à la figure maniaque et monacale. M. le Président Carnot revenait de ses matinales visites officielles et on eût dit, à son regard soucieux, qu'il eût préféré peut-être à cette escorte guerrière et déclamatoire quelque simple conduite de vélocipédistes. Dans les voitures suivantes des officiers galonnés et des messieurs corrects; mais dans la dernière on discernait mal un tassement d'hommes en fourrures sombres tout au fond, et juste dans le cadre de la portière ensoleillée, on voyait, isolée par le hasard d'un geste, *une main blanche, agitée, préhensive.*

Je la reconnus cette main, avec le sens allégorique qu'elle avait là. Ne l'avait-on pas vue jadis sculptée au faîte d'antiques sceptres, fermée alors à demi; deux de ses doigts levés, l'un cerclé de quelque bague lourdement joaillée, le second nu, et unis au dessus des autres retractés vers la paume, en une posture hiératique et définitive. Elle avait été l'ancienne main de justice. Des rois en assumèrent le noble emblème. Ils l'avaient portée jadis aux entrées triomphales dans les villes pavoiées et carillonnantes; au jour du sacre ils en avaient haussé, sur un peuple acclamateur, le geste augural. Le symbole de son incorruptible ivoire et de son immuable attitude rassurait. On y avait cru, et, eût-elle même faussé la créance qu'on y avait fondée, elle n'en était pas moins restée le signe d'une haute promesse préservatrice et le pouvoir qu'elle représentait, à travers ses imperfections temporelles, existait fictivement peut-être mais dans un beau songe d'impartialité despotique; et c'était Elle, la sceptrale main, que je revoyais en cette voiture, elle déraide et agitant ses doigts subtils et dégourdis de leur séculaire, ankylose. Elle était devenue la main qui utilise, qui

tripote et qui trafique, avec les gants de gouverner. On se la passait comme un outil commode et usuel. C'était une espèce de « main- monseigneur », habile à forcer les caisses ou à escamoter les monnaies, et elle gesticulait là, petite ingénieuse et comme joyeuse d'être hors du sac où elle prend et où elle a été prise hier.

De bonnes gens se plaignent de ce qui se passe actuellement et crient au scandale, s'effraient quand il y aurait au contraire à admirer ou à se rassurer. Qu'un ministre ou un député reçoive une somme d'argent quelconque et laisse ainsi impressionner sa conviction est un fait normal et nullement répréhensible. En agissant ainsi ils agissent comme il le doivent et ces petites manigances seraient plutôt l'indice que nous sommes parfaitement bien gouvernés et par des hommes tels qu'on n'en pourrait souhaiter d'autres pour la sécurité d'un pays. Le nôtre est uniquement préoccupé de sa prospérité matérielle. Il est juste que ceux qui le gouvernent compatissent aux intérêts et aux impulsions de cet ordre. L'époque voulant avant tout jouir d'elle-même en ce qu'elle a de terrestre il faut, pour veiller à produire ces jouissances, des hommes qui aient le sentiment qu'elles en soient une et qui veuillent même y participer. Qu'auraient à faire là des philosophes ou des renonciateurs qui ont leurs désirs situés en dehors des choses ou en eux-mêmes. Comment s'occuperaient-ils de ce qui leur paraît sinon superflu au moins secondaire. Au lieu de cela le gouvernement industriel et commercial de la France, puisque c'est d'affaires, de profits qu'il s'agit pour la

plupart des Français, est en des mains expertes et avisées.

Ce sont des hommes pratiques qu'il fallait, on en a trouvé comme il en fallait et leur compétence est tout à fait égale à leur mission. Ils ont compris qu'un sac de monnaies avait quelque rapport avec leur conscience, ils agissent comme il sied avec ce dont ils'agit, ils ont, avec l'assentiment presque unanime de toute l'époque, rompu l'équilibre qui est la moindre décence humaine.

Elle consiste à surprendre au moins le jugement qu'il puisse y avoir une prépondérance du matériel sur le mental, à maintenir en soi la neutralité sans permettre que l'un pèse sur l'autre. Si le fait a lieu, le sens de l'infexion désigne si on est né pour suivre la sagesse du temps ou pour s'y soustraire. Si l'on s'y conforme il est logique qu'en un monde tout matériel tout se matérialise, puisque ce *qui est* ne se superpose pas à ce *qui semble être*. Mais il y aurait à s'étonner si, par exemple, Sa Sainteté le Pape X, se résolvait à utiliser l'idée de Dieu dont il est dépositaire et dont il doit sauvegarder l'inviolable intégrité en lui et chez les autres. L'exploitation d'un pouvoir spirituel nous choquerait et nous verrions plus volontiers le bon vieillard placer en viager le denier de Saint-Pierre, ou faire du Vatican un hôtel meublé à l'enseigne : *A la descente du Saint-Esprit* que monnayer des prérogatives traditionnelles et qui ont leur fondement dans l'au-delà mental que chacun s'imagine à soi-même.

HENRI DE RÉGNIER.

Critique des Mœurs

Le désir de paraître dans des milieux mondains et d'y faire figure importante fut prêté avec insistance par Balzac, aux artistes, aux politiciens, aux savants, dont ses œuvres étudièrent les vies; Lui-même décrit avec une vénération particulière les salons des personnages titrés, et s'il mêle à son jugement de sourdes imper-
tinences, il n'en demeure pas moins dévot au prestige du nom de la race.

La noblesse, en son temps, revenait couronnée par l'épreuve des terres d'exil. Elle ressuscitait du suaire de sang. On ne voulait plus savoir les sottises, les escroqueries et les divers crimes qui illustrèrent l'histoire de ses blasons. Le malheur avait tout lavé. La charte aussi la paraît de justice, de clémence.

Au faubourg Saint-Germain et dans ses annexes s'ouvrirent les meilleures boutiques d'honneur. On rappela trop les misérables, débuts de Bonaparte entremettant les charmes de Joséphine pour allier Barras à ses ambitions; on feignit une parfaite ignorance des filouteries de La Motte et du Cardinal de Rohan. La ruée des jacobins sur les biens nationaux, leur avidité ignoble, dégoûtaient encore les honnêtes gens. On voyait les bourreaux de la veille s'installer dans les finances avec les fortunes des décapités. Cela puait à l'âme. Les esprits délicats allèrent à des races plus

anciennes dans le crime, vêtues au moins décentement de la patine historique.

Cette impression persista malgré le lancement habile et réussi de l'Honnêteté Bourgeoise qui s'imposa, comme une vérité définitive à l'ombre du parapluie de Louis-Philippe. Le bonnet à poil du garde national réhabilita, par son apparence de bonhomie morale, l'esprit jacobin incarné dans le commerce, la banque, le fonctionnarisme. Sous le second Empire cependant, la cour rechercha encore les nobles d'authentique origine. Le neveu de Bonaparte souhaita une savonnette à vilain. Et les écrivains d'alors, du moins les plus serviles, les About, les Albéric Second et leur clientèle firent toutes les bassesses afin de pénétrer dans le monde d'armoiries qui les laissa devant la porte.

En cela la noblesse montrait du flair. Elle prévoyait que, du jour où son prestige cesserait d'être occulte, elle perdrat la vénération des hommes. Ce lui advint en effet.

Si minime que fût le nombre des expériences offertes, elle se déconsidéra dans les dix occasions où elle consentit à frayer avec les comtes, les princes et les ducs de l'Empire.

Les observateurs du monde reconnaissent que la nouvelle couche valait l'ancienne. Même certains des personnages les plus hautement titrés manquèrent de tradition.

Dès lors on commença de prétendre qu'une certaine éducation, un peu de fortune, l'amour des chevaux et l'acquêt du flegme britannique formaient la seule vertu du sang bleu. Bien des maquignons pouvaient offrir ces allures à leurs fils, en y mettant de la patience, de la témérité et de l'argent.

La pénurie d'âme, chez les nobles, se manifesta surtout par le phénomène social du parlementarisme. Cette réunion de génies médiocres, choisis en toutes les castes par le goût du vulgaire fut marquée par l'insuffisance et l'insignifiance des talents monarchistes. Les ministères Polignac donnèrent le meilleur de leur effort, et ce fut très piteux. Ils perdirent à se commettre ainsi dans la lutte politique, leur réputation de pasteurs d'hommes.

Pour la vertu, on la leur a niée de tout temps. Point de roman qui n'ait conté l'adultère de grandes dames, en la première moitié de ce siècle. La narration du péché bourgeois ne vint que plus tard, et l'on sent que ce fut pour constater le talent d'imitation de la femme sans titre, avide de s'égaler à la duchesse par le plus facile de ses caractères : le mensonge et la licence.

Aujourd'hui, les écrivains qui pénètrent le monde noble, qui y vivent, en disent peu de bien. Le Sâr Peladan a, seul, des indulgences. Il aime qu'autour de son tréteau, les hommes de nom étaient les orviétans et fassent passer la muscade. Il partage avec

les fondateurs de banque cette croyance à l'efficacité de la partie pour arrêter les badauds et alléger les escarcelles. La cymbale résonne mieux, pense-t-il, en se choquant contre des couronnes et des tortils.

Pour les autres, une fois passé l'étonnement de l'illusion qui croule, ils ont réfléchi que ce goût exagéré du cheval caractérisant les porteurs de noms devait bien être atarique. Apparemment maint et maint palefrenier, élu pour le caprice d'un instant dans les alcôves à merlettes et à licornes, s'y oublia jusqu'à imprimer son seing sur la descendance des croisés. De là si peu de vertus parmi tant de sinople et d'azur. L'âme du bas peuple s'est immiscée dans les hautes allures des leudes.

Et comment s'expliquerait que des races maintenues pures de contacts hétérogènes se soient affinées et développées au cours de quelque mille ans, pour réussir à mettre au monde, en notre époque, une quinzaine d'âmes d'élite à peine.

Que l'on cite le marquis Stanislas de Guaita, Henri de Regnier, François de Nion, M. de Montesquiou, le comte Antoine de la Rochefoucauld, M. de Mun et M. de Morès, Edmond de Goncourt, M. de Heredia, le vicomte Melchior de Vogué, et l'on aura reconnu les seuls nobles dignes de la tradition, véritablesment légataires de races ayant acquis siècle et siècle, une part de l'âme divine. Le reste est cohue, soudards et fêtards de parade obligeant leur titre à couvrir des existences banales et instinctives, des satisfactions publiques plus ou moins somptueuses, d'appétits de portefaix : filles, chasses, courses, aventures de cabinets particuliers, culbutes sur la banquette irlandaise et procès scandaleux.

Depuis qu'ils sont dénués de pouvoir rien, ne les distingue du riche marchand, du juif en opulence. Et cela se marque très bien dans la littérature analytique et documentaire de notre temps.

M. Marcel Prévost publiait naguère une excellente étude sentimentale, *L'automne d'une femme*, où il contait les amours d'une dame noble et un peu mûre, très belle encore, avec un jeune homme de sa caste à l'imagination fine et voyante. L'auteur est aimé du monde. Il sort beaucoup, on avait chance de sentir traduites en ces pages du romancier les sensations directes fournies par le milieu où il charme. De la grandeur eût pu émaner des personnages. Quelque chose y paraître de ce que les âmes armoriées gardent en soi depuis les origines, le trésor d'une observation exercée de siècle en siècle sur l'univers et transmise avec le sang après s'être enrichi dans les meilleures conditions de liberté et d'autorité, de dignité humaines.

Ce n'est certes point l'art de l'écrivain qui a failli. On a com-

paré l'ouvrage à l'*Adolphe* de B. Constant. A mon sens la comparaison est injuste pour notre contemporain. M. Prévost a façonné un amoureux d'une subtilité beaucoup plus curieuse, dépourvu des humbles ca'culs d'intérêt qui flétrissent les tergiversations égoïstes d'Adolphe. Pour se redonner de l'amour, sentant qu'il diminue en lui et que sa maîtresse en va souffrir, le parfait amant de M. Prévost fuit en Allemagne, avec le vague espoir que la solitude lui fera souhaiter la présence de sa maîtresse, qu'il la désirera de nouveau éperdûment. Il part, il traverse les plaines germaniques, il y attend le désir. Les étapes de cette attente son fort heureusement jalonnées par des impressions mentales rares, des douleurs merveilleuses et compliquées, des désespoirs et des spleens terriblement pitoyables, des regrets, des appels, des impatiences notés selon une science complète du cœur. J'affirme que B. Constant n'eût pas réussi une pareille auscultation de l'âme. Enfin la maîtresse désirée arrive. Les êtres s'étreignent. Et sur cette terre ennemie, ils se sentent la patrie même, en exil mais vivante, mais existant en eux.

Le sentiment de la patrie éveillé par la puissance de leur passion est tout ce qui se manifeste en ce livre de la race et de ses combattivités anciennes. Il ne se particularise pas autrement. N'importe quel homme ou quelle femme de France, des classes intelligentes et chauvines, le pourraient ressentir sous les mêmes formes. Le sentiment n'est pas noble.

A la fin de ce livre délicat, si l'amante unit, dans un dur renoncement, son ami à la jeune fille qu'il recherche, le sacrifice n'est pas noble. La femme sent trop sa vieillesse venue, et si elle accomplit l'œuvre de dévouement, c'est qu'elle prévoit combien plus amère pour elle serait la tristesse du jeune homme lié à sa vie par des serments, mais délié par la mort de sa passion.

Ce manque de noblesse en des personnages nobles d'apparence n'est pas imputable à l'auteur. Sincère, il a exprimé sincèrement des situations et des caractères réels, Le désir de plaire l'important chez lui sur le désir d'absolu, M. Marcel Prévost repousse de son art l'invention métaphysique. Il écrit des histoires d'amour sans vouloir y mettre mieux que des émotions, et c'est plutôt la recherche de celles-ci qui l'attire, parce que les gens aiment à pleurer ou à rire, non à s'appliquer à la pénible recherche d'une juxtaposition nouvelle d'idées abstraites.

M. Prévost ne compose pas des paraboles sous lesquelles un dogme se révèlerait; il conte très habilement des peines ou des joies fines, heureux s'il suscite par son récit l'humidité des yeux naïfs. Et pour cela, il faut « qu'on puisse croire que c'est arrivé».

L'automne d'une femme est donc aussi l'automne d'une caste.

La noblesse a pris son droit de bourgeoisie dans la République. Rien ne la distingue plus du marchand, ni priviléges, ni pouvoir, ni allures, ni pensées. Le « Monde » ne signifie plus une société de personnes triées parmi la masse selon les conditions de leur naissance. Sous ce nom se groupent les gens suffisamment riches pour se pourvoir de manières, d'élégances, chez les pères maristes et les tailleurs londoniens. Lire son opinion du jour dans les gazettes recommandées, parler des choses selon ce qu'en propagent le chroniqueur et le reporter, savoir, en visite, tenir d'une seule main son chapeau, ses gants, sa canne et la soucoupe de la tasse à thé, assister aux spectacles, à tous sans douleur, connaître le favori de chaque course et les péripéties secrètes du dernier adultère, composent le savoir d'un homme mondain, noble, qu'il soit le duc de Luynes ou M. Ménier, celui du chocolat. Qui les discernerait serait bien habile. Et, de fait, ils ne paraissent pas dissemblables. Ils fraternisent dans l'ignorance et la stupidité; ils s'étreignent dans le vice.

Le monde laissera un quadruple portrait de lui dans l'œuvre de quatre écrivains qui fixèrent pour immuablement le nullité de son effort.

M. Bourget semble l'avoir vu de l'office. Il connaît les amours des dames par des renseignements ancillaires. Ses documents ont été recueillis sur la banquette du coffre à bois; et il enseigne ce que chaque faute a valu de bien-être ou de nécessité d'économie dans le budget de la cuisine. Néanmoins, il garde en ces rapports la tenue impeccable d'un maître d'hôtel à deux mille quatre. Il sert de l'indulgence et de la compassion. Il conte les chutes comme un qui attend qu'on le sonne pour le rince-bouche. Tant d'ablutions et de linges le remplissent de respect, de tristesse aussi. Et il a, de chapitre en chapitre, le lugubre d'un croque mort qu'on aurait embauché à titre de serveur.

Ces carnets du bon domestique seront précieux. On y lit de la franchise. Il eut tant voulu pouvoir dire du bien de ses maîtres, les montrer dignes de lui! Quelle disgrâce; rien que des femmes qui se prostituent pour l'argent, la vanité, où l'instinct, des hommes qui se congestionnent, halètent devant chaque pan de peau mis en évidence, et qui, afin de s'y ruer, mettent bas leur esprit et leur honneur, leur fortune même.

Des quatre qui notèrent sur le monde, M. Bourget a le plus donné à l'imagination des gens observés. Il leur prête de la dialectique et de la sensiblerie. Mais les trois autres témoins infirment cette déposition de M. Bourget. Ils déclarent les gens du monde tout à fait idiots. Le littérateur de *Mensonges* a eu la chance de tomber dans des maisons où on avait lu *Adolphe* et *Le grand*

homme de province de Paris, Armance également. Cet *Adolphe* est une nourriture spirituelle bien remarquable. Grâce à elle le miracle des *Evangiles* se perpétue. Le Christ rassasia, dit-on, quatre mille personnes avec cinq pains et trois poissons. Il y a bien quarante littérateurs en renom qui vivent de la marée mélancolique encaquée dans le volume de B. Constant.

M. Lavedan a vu les hommes du monde sous leur livrée de fête. Ils se sont ouverts à lui dans la garçonnière et devant le marbre du bar, chez le coiffeur. Excellement ce délicat écrivain a montré l'immensité de leur sottise, la perfection de leur égoïsme. Ces dialogues stupéfient. On en nierait l'exactitude si nous n'avions les uns et les autres, surpris ces monstrueuses imbécillités sur les lèvres du monsieur en frac qui se cambre au dossier d'un tête-à-tête, ou s'affale sur le divan horizontal d'un boudoir. L'admirable c'est que dans ces endroits de demi-tenue, nulle convenance ne les force à éteindre leurs facultés, ni à restreindre le jeu de leur encéphale. Fatuitement ils jugent et se prélassent selon des phrases chères à leurs cœurs. « Nous sommes là, dit tout à coup l'un, après la plus saugrenue des dissertations sur l'amour, nous sommes là à remuer un tas d'idées... » M. Lavedan écrivit en cette ligne une satire entière, et c'est un chef-d'œuvre d'esprit que d'avoir saisi ce mot prononcé à coup sûr, de l'avoir fixé.

Tout le monde a lu dans le *Figaro* les interviews de M. Huret sur le socialisme. Ces articles parfaits dans leur impartialité muette et qui étaient simplement l'âme vile expérimentée seront, au siècle prochain, le document d'histoire. Jamais on ne livra mieux l'ignominie des âmes dirigeantes à la malice du spectateur. Car, la fiction a été écartée de l'écrit. Là, les princes, les banquiers, les politiciens parlent eux-mêmes, et sans retouche à leurs paroles. Ils montrent avec orgueil leur ignorance et leur cruauté. Ils piétinent paisiblement dans les entrailles du peuple éventré, pareils à ces colosses assyriens des monuments, que l'on regarde barbus et mitrés, le sceptre en main avec des faces de bêtes mauvaises, et assis sur des corps humains en agonie, tandis que des femmes leur offrent les prémices du butin, ou pincent des cordes de harpes.

La brute, en ces articles, rayonne dans la magnificence de sa goinfrie apaisée.

M. Paul Hervieu a publié tout récemment *Peints par Eux-mêmes*, le plus beau livre qui ait été conçu depuis l'œuvre de Flaubert. Là, les gens du monde sont pris dans leur vie de chaque jour, au fil de leurs appétits, de leurs misères de leurs ambitions sinistrement minuscules. Admirerons-nous assez la passion animale de M^{me} de Trémeur pour l'ignoble de Hinglé, son glé-

glé, la canaillerie outrecuidante du prince de Caréan, et la philosophie admirable de ce Münstein ; il professe que le seul agrément de l'amour est de voir une femme, fardée, de tenue et d'honneur dans les apparences de la vie, passer soudain à l'état de bacchante ; que la surprise du changement à vue ne séduit pas moins si elle s'anime par fureur de soulager obligatoirement un vieillard odieux et dispensateur du nécessaire.

Et cela est décrit sans diatribes, dans l'épouvantable froideur d'un roman épistolaire. Ils terrifient les tours de phrase et de sentiments où peinent ces êtres pour dissimuler à leurs oreilles (non plus loin) la réelle sonnerie de leurs âmes atroces et bestiales.

Hé quoi, sept ou huit mille années de développements historiques valurent-ils à l'élite humaine ce seul, ce pauvre petit pouvoir de masquer d'une feuille de vigne sentimentale, la honte de l'appétit sexuel. L'Adam-Kadmon ne dépassera-t-il pas, ayant goûté la science, cette pauvre invention de la ceinture autour de ses reins omnipotents. Et quelle triste élite celle qui confesse à chaque détour de vie sa turpitude et sa fureur phallique.

En vérité le prestige du monde s'efface devant les générations montantes.

Et, nous autres, qui reconnaissions enfin sa pénurie d'âme, nous nous demandons avec horreur s'il ne faut pas admettre cette formule.

Faudra-t-il devant l'examen de tant de hontes, avouer que le servilisme et la lâcheté du peuple justifient toutes les exploitations dont il souffre.

PAUL ADAM.

NOTES D'ART

Exposition d'œuvres récentes de Camille Pissarro. — GALERIES DURAND-RUEL.

Au visiteur enthousiaste alléguant que le peintre de toiles si belles et de si fraîche date — environ quarante, exécutées en douze mois, — ne doit prendre souvent le temps de s'amuser, M. Pissarro répondrait qu'en réalité il ne fait autre chose que cela.

Préparé aux heures d'un travail profitable par une vie qui, tant au village qu'à la ville est d'une simplicité rurale, M. Pissarro « s'amuse » à peindre trois heures chaque jour comme il « s'amuse » le reste du temps en songeant à la peinture.

Alors que tant d'artistes paient chèrement le bien-être par l'acceptation de travaux d'art qui souvent sont de fastidieuses besognes et par les rudes obligations mondaines qui les confèrent, M. Pissarro est arrivé aux mêmes fins en suivant une voie qu'il s'est sciemment tracée plus longue mais plus belle, parce que la joie d'exercer en toute liberté ses facultés de peintre, fut le luxe de sa vie.

Cette joie supérieure, esthétique, M. Pissarro nous la transmet en joie artistique par l'intermédiaire de tout poème polychrome pris isolément dans un ensemble groupé par ses soins, car M. Pissarro ne se montre jamais différent de soi-même, mais bien tel qu'on imaginerait une eau pensante et sereine, se refusant à reflé-

ter de la nature en phase continue autour d'elle, autre chose que ce qui peut se marier pour une harmonie, ou adoucissant par l'incomparable magie de son cristal, les violences et les duretés qu'une exubérance solaire prodigue.

Voici pourquoi les paysages exposés ici, de motifs et d'effets souvent fort différents, dénotent une maîtrise certaine par l'unité définitive de leur ensemble.

Je crois qu'on ne peut oublier dans la série des jardins de Kew certaine *Allée de rhododendrons* où les dômes touffus des fleurs se répètent en perspective, tandis qu'en regard d'un chemin rose par où des promeneuses dévalent, des arbres à forte sève épanouissent leur feuillage en arabesques bleues et vertes, tels des paons faisant la roue.

Dans le *Pré*, deux femmes jacassent en ramassant des pommes ; toute une cité d'arbres s'étend derrière elles et découpe sur le ciel des clochers, des tours, des voûtes et des campaniles masquant à demi un village en contraste curieux de lignes et de teintes avec la verdure.

Dans la série des *Vues de ma fenêtre*, voici cinq toiles : *L'Inondation*, d'une exceptionnelle valeur d'art. Une atmosphère mouillée s'élève de plaines baignées d'eau, enveloppe ce village en panorama, ces fonds vallonnés et ces saules topaze jalonnant ce qui fut le bord de la rivière. Ça et là se devinent des irisations jacentes ou en suspens, d'une subtilité éolienne ; partout se perçoit la vie de ce qu'en présence de la nature on croit mort, tant ces œuvres dévoilent l'invisible, l'impondérable, le mystère infini de la lumière, de l'air et de l'eau en agrégation ou en désagrégation moléculaire perpétuelles.

Puis, tranchant avec la propreté compassée des squares anglais, avec la paix des plaines nappées d'eau, ce sont, vues d'une fenêtre au matin, la *place du Havre* et la *rue Saint-Lazare* dans le tohu-cohu produit par la hâte que chacun met à se rendre aux affaires. Parmi le nombre humain, les caisses foncées des voitures circulent, et s'élèvent, dominateurs de tout ce fourmillement, les réverbères géants de la place et les hautes maisons blondes et mauves qu'illumine le soleil matinal.

Une telle fraîcheur de vision, une telle science des valeurs, un métier maintenant si décisif, un répertoire si complet de connaissances techniques nous laissent espérer encore de M. Pissarro une longue série d'œuvres comme celles-ci, éternellement jeunes et belles.

L'âge qui commence à compter pour le grand artiste ne le vieillit pas ; les déboires n'ont pu altérer, de même que les contacts mondains n'ont eu à rancir cette âme « renaissance », un peu isolée

par ces temps où tout homme qui livre son nom et son art au public, est si fréquemment doublé d'un cabotin. Et l'on se plairait à citer quelques faits typiques de cette vie exemplaire, si Camille Pissarro ne tenait surtout à vivre obscur, comme au temps où les peintres n'avaient pas d'histoire et laissaient des œuvres.

**Exposition d'œuvres de M. Antonio de la Gandara. —
GALERIES DURAND-RUEL.**

Cet aphorisme — les peintres dont l'art se greffe sur celui d'un maître, n'intéressent que dans la mesure où ils trouvent à dire ce que leur inspirateur n'avait pas assez dit, — on le prêterait volontiers à M. Antonio de la Gandara, pour nier ensuite qu'il l'applique.

M. de la Gandara reprend la formule whistlérienne et loin d'y ajouter, l'amoindrit en la dévêtant de sa mystérieuse beauté. C'est vainement qu'il fait choix d'élégants modèles aux apparences britanniques, qu'il veut nous persuader que *trouser* et pantalon font deux ; ses études ne dénotent qu'une virtuosité contenue dans les limites d'un parti adopté en dépit du désenchantement qu'une monotonie d'effet et une égalité de facture font prévoir et produisent lorsque l'aubaine d'un peu d'art n'y intervient.

M. Gandara a le malencontreux esprit d'appuyer là où il faudrait glisser, et il est juste de dire sans réciprocité, car ce peintre appuie partout. Comme son maître Whistler, il veut baisser la voix, et faire entendre les inflexions d'une langue subtile, chantante, lointaine et comme à demi-étouffée par d'épaisses tentures, mais rien ne peut amortir son dur accent espagnol où les labiales et les liquides se corsent de trop de rudesse gutturales.

EDMOND COUSTURIER.

LES LIVRES

La Vie artistique, par Gustave Geffroy (E. Dentu, éditeur).

M. Gustave Geffroy réunit ses chroniques et critiques d'art en un livre qu'Edmond de Goncourt a préfacé et qu'Eugène Carrière a orné d'un frontispice. Ainsi le peintre et le romancier ont voulu affirmer à Gustave Geffroy la sympathie qu'ils ont pour sa vaillance d'esthète, sa loyauté de critique, et son talent d'écrivain.

Il n'est pas dans ma pensée de critiquer la critique de M. Geffroy ; elle est d'ailleurs de celles qui se placent au-dessus de toute discussion, car elle n'a jamais été motivée par un canon, ou un parti pris, elle ne contient, pour me servir des expressions même de M. Geffroy, que « des sensations d'existence et des confidences de sensibilité ». Nous avons, dans les études diverses qui composent la *Vie artistique*, les impressions d'un esprit affiné, curieux, perspicace, d'une grande largeur de vue, et d'une incontestable noblesse, devant Manet et Puvis de Chavannes, Pissarro et Rodin, Monet et Whistler. En maintes autres chroniques, clairvoyantes, sincères et généreuses, Gustave Geffroy a contesté des renommées trop notoires et par contre il a salué les indépendants que l'on dénigrait. Il a été un des premiers à reconnaître et à aider de son approbation — le mot aider semblera peut-être trop fort à sa modestie, mais il est rigoureusement exact, car une main amie est toujours une aide — ceux qui, comme Carrière et Rafaeli, Degas et Renoir, ne savent pas séduire les admirateurs de Meissonier et les fidèles de Carolus Duran.

Mais si je ne parlais que de la partie critique de ce livre, je n'en donnerais pas une idée complète. Il y a telles pages, en la *Vie artistique* qui sont des merveilles de compréhension tendres et hautaines, et il faut saluer, en celui qui écrivit le *Sarcophage Egyptien*, un des plus purs et des plus profonds écrivains de son temps.

Aller et Retour par Jean Reibrach (Charpentier et Fasquelle édit.)

M. Jean Reibrach a plusieurs cordes à son arc, et tour à tour il les fait vibrer pour nous conter des historiettes qu'il réunit sous cette rubrique : la *Vie brutale* qui précise la *Vie sérieuse* de M. Mendès. Il ne s'est pas borné toutefois à exprimer sa conception spéciale de la vie en de courtes nouvelles, il s'est livré au roman, et je dois dire que ses romans n'offrent qu'un mince intérêt; ils ne méritent ni l'enthousiasme, ni la colère, mais l'indifférence car ils sont d'une noire médiocrité. Si j'en parle, ce n'est pas d'ailleurs pour manifester l'un ou l'autre de ces sentiments, c'est pour noter une surprise, car j'ai vu rarement un pastiche inconscient aussi flagrant que celui commis par M. Reibrach. Dans ce dernier livre, Zola est décalqué avec une placidité étonnante; mêmes procédés, même mise en scène, même tic de style, même phraséologie, avec la fougue évocatrice de Zola en moins, c'est parfait, et devant une imitation aussi manifeste, on reste stupéfait, d'autant plus stupéfait que la sincérité de M. Reibrach est indéniable, aussi indéniable que la suggestion subie par lui.

REVUE DES REVUES

L'Art social répond, par la plume de A. Hamon, à l'article de M. le substitut Bérard sur *Les hommes et les théories de l'anarchie* publié par les *Archives de l'Anthropologie criminelle*.

La Société Nouvelle contient : une étude de S. Merlino sur *Henry George* et un article sur *Herbert Spencer, José-Maria de Heredia*, par A. Foutcainas.

M. Romain Coolus est désormais chargé de la *Revue des revues*.

La Jeune Belgique défend le *Culte de la forme et l'Art pour l'Art*. C'est M. Iwan Gilkin qui s'est chargé de cette besogne. Je voudrais bien qu'une fois pour toutes on s'entendit sur ces mots : *Faire de l'Art n'ayant d'autre but que soi-même*. Vigny, en écrivant la *Maison du berger* et la *Mort du Loup*, a-t-il entendu nous donner une règle de vie? Baudelaire, dans le *Voyage*, n'a-t-il eu d'autre but que d'aligner des lignes ayant douze syllabes, un certain rythme et rimant entre elles? Gœthe, en concevant *Faust*, a-t-il voulu seulement composer un drame bâti suivant des règles déterminées, sans souci des résultats possibles de son poème sur l'esprit de quelques-uns? Je ne le crois pas. Dès lors il me semble

que ces parfaits artistes n'ont pas fait de *l'Art pour l'Art* uniquement et je pourrais donner maints autres exemples. Maintenant je reconnais volontiers que les *Flambeaux noirs* sont conçus suivant les plus purs principes de *l'Art pour l'Art*, mais je les donnerais volontiers, et même *Ténèbre* avec, pour la *Colère de Samson* ou encore *la Coupe et les Lèvres*.

Des *Essais d'Art Libre : De la Critique en Art figuratif*, par Alphonse Germain.

La Question sociale commence la publication du discours d'ouverture de M. Hector Denis, recteur de l'Université de Bruxelles. La *Revue Blanche*, dont l'avant-dernier numéro contenait des proses très curieuses de Charles Sluyts : *Notes d'art*, nous arrive avec une nouvelle de Jean Psichari *L'Etranger* que Paris dispute à Athènes; une intéressante traduction, en alexandrins, de la *Sensitive* de Shelley, par Jacques Baignères, et le *Chasseur de chevelures*, personnalité féroce et double.

M. A. Laurent donne à la *Haute Science* la première partie d'un très intéressant travail sur *La Magie chez les Chaldéo-Algériens*.

Au sommaire de *l'Ermitage : Nietzsche et le présent* de Henri Mazel; *Démocratie contemporaine* par Hugues Rebell; *Réverie-sur l'amour*, prose de Stuart Merrill.

Au *Mercure de France* : des *Notes sur le Symbole*, d'Alfred Vallette; *La Lanterne sourde*, deux tableaux ironiques et exacts de Jules Renard; la fin de la *Merveilleuse Doxologie du Lapidaire*, par Louis Denise.

Ont paru les deux premiers numéros de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, qui veut, à côté de la *Critique philosophique*, qui fut jadis fondée pour soutenir le néo-criticisme cher à M. Renouvier et à côté de l'éclectique et plutôt physiopsychologique *Revue Philosophique* : « *Ramener l'attention publique aux théories générales de la pensée et à l'action, dont elle s'est détournée depuis un certain temps.* » C'est un but louable, et si la *Revue de Métaphysique* provoque l'éclosion de quelque nouveau système, si elle sert à produire un métaphysicien original et curieux, elle méritera notre reconnaissance. En attendant ce jour, elle publie de M. Félix Ravaisson : *Métaphysique et Morale*; de M. H. Poincaré : *Le continu mathématique*; de M. F. Ranh : *Essai sur quelques problèmes de philosophie première*; de M. G. Milhaud : *Le concept du nombre chez les Hythagoriciens*.

B. L.

Le Gérant : L. BERNARD.

INFORMATIONS ARTISTIQUES DE LA QUINZAINE

AGENDA DE L'AMATEUR D'ART :

Cinquième Exposition de la Société de *Peintres-Graveurs*, Galeries Durand-Ruel, jusqu'au 28 avril. — Exposition des *Artistes Indépendants*, Pavillon de la Ville de Paris, jusqu'au 25 avril. — Salon de la *Rose-Croix*, Champ de Mars, jusqu'au 30 avril — Exposition d'Aquarelles et de Dessins dus aux collaborateurs de la *Revue Illustrée* (œuvres de Besnard, Janniot, Forain, Willette, etc...) au Théâtre d'Application. — L'Exposition *Spitzer* sera publique les 14 et 15 avril, de 1 h. à 5 h. 1/2. La vente durera du 17 avril au 16 juin, 33, rue de Villejust. (Avenue Victor-Hugo). — Voir au Louvre (Salon Carré) un merveilleux portrait de femme, d'acquisition récente ; il est attribué à *Vittore Pisanello*, xv^e siècle.

Un nouvel album de Forain : *Nous, Vous. Eux*, contenant 50 dessins et publié par la Vie Parisienne, sera mis en vente à partir du 20 avril.

André Marty prend la direction de la publication *l'Estampe originale*. dont une seule livraison avait paru en 1888.

Classiques, symbolistes, impressionnistes y seront représentés par des bois, des eaux-fortes, des lithographies en noir et en couleur et des aquarelles estampées.

Principaux collaborateurs : MM. Puvis de Chavannes, Rodin, Fantin-Latour, Besnard, Raffaëlli, de Toulouse-Lautrec, Bracquemond, Eugène Carrière, Jules Chéret, Anquetin, Lepère, Renoir, F. Rops, Guérard, Odilon, Redon, Willette, etc., etc.

La deuxième *Exposition Meissonier* (dûe aux soins de M^{me} veuve Meissonier) sera visible gratuitement à l'Ecole des Beaux-Arts, quai Malaquais, à partir du 15 avril.

Une nouvelle affiche de *Grasset* pour l'encre L. Marquet, pare les murs.

ALLÔ !

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE
PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix	Dragon.
Ajaccio	De Peretti.
Amiens	Courtin-Hecquet.
Angers	Lacheze et Cie.
Besançon	Jaquard.
Bordeaux	Bourlange.
—	Dauche.
—	Duthu.
Boulogne-s.-Mer	Chiraux.
Bourg	Montbarbon.
Bourges	Renaud.
Brest	Robert.
Caen	Brulfert.
Châlons-s.-Marne	Weill.
Chambéry	Raujat.
Cherbourg	Marquerie.
Clermont-Ferrand	Ribon-Collay.
Dijon	Armand.
Saint-Etienne	Chevalier.
Fontainebleau	Desprez.
Grenoble	Baratier.
Le Havre	Bourdignon.
—	Dombu.
Lille	Tallan lier.

Lyon	Bernoux et Cummin.
—	Veuve Cantal.
—	Dizain et Richard.
Marseille	Aubertin.
—	Carbonnelle.
Montauban	Bian.
Montpellier	Coulet.
Nancy	Grosjean-Maupin.
Nantes	Vier.
Nice	Visconti.
Nîmes	Catelan.
—	Morin-Fesselier.
Orléans	Herlaison.
Poitiers	Druinaud.
Saint-Quentin	Triquenaux-Devienne.
Reims	Michaud.
Rouen	Lesiringant.
—	Schneider.
Saumur	Mon.
Toulon	Rumébe.
Toulouse	Milles Brun.
Tours	Pericot.
Versailles	Flammarion.

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg	Treuttel et Wurtz.
Berlin	Ascher et Cie.
Leipzig	Brockhaus.
Munich	Ackermann.
Stuttgart	Wittzwer.

ANGLETERRE

Londres	Hachette.
-------------------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne	Brockhaus.
Buda-Pesth	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie.
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire	Barbier.
--------------------	----------

ESPAGNE

Barcelone	Piaget.
Madrid	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome	Bocca.
Milan	Treves frères.
Turin	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne	Fereira.
--------------------	----------

SUÈDE

Stockholm	Loostroom.
---------------------	------------

SUISSE

Bâle	Georg.
Berne	Nedegger.
Genève	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne	Duvoisin.
Zurich	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople	Biberdjian.
--------------------------	-------------